

VÉRONIQUE MARIAGE

Question éthique : débilité ou paranoïa, histoire d'un cas

De même que l'hystérie prend aujourd'hui de nouvelles formes d'appellations qui lui permette de mieux se fondre dans la culture ambiante, la psychose de l'enfant est rarement diagnostiquée avec le tranchant requis. Ainsi, l'autisme n'est certes pas le tout de la psychose et la débilité prise sur son versant déficitaire présente un confortable paravent au «hors discours» de la psychose (1)

Chez certains enfants les premières manifestations troublantes peuvent, «par contumace», être recouvertes du concept d'inhibition ou de troubles caractériels; le prévenu étant ici le sujet en tant qu'absent de la procédure de n'y avoir pas été convoqué. Il faudra parfois attendre l'éveil de la puberté pour le voir «revenir au galop» et révéler sa véritable structure psychotique.

L'empreinte d'une histoire L'histoire de Pierre est marquée d'un événement survenu à sa naissance. Aîné d'une famille de quatre enfants, il est le «jumeau amorphe» qui a survécu à son semblable. Celui-ci décède de problèmes respiratoires 12 jours après la naissance. La mère ne peut faire le deuil de cet autre qui «aurait dû vivre car il était plus vivant et plus éveillé que Pierre». Ce verdict maternel est redoublé d'une parole du père qui sou-tient que «Pierre est un enfant sans besoin parce qu'il ne demande rien. Tant qu'il n'aura pas de besoins, on ne pourra rien faire de lui». Ainsi Pierre est un mort dans le désir de ses parents. Il présentifie ce désir au point d'être là sans y être, tellement absent qu'on l'oublie jusqu'à l'enfermer dans un local sans l'avoir aperçu. Lorsque se manifeste de la violence autour de lui, il est là sans jamais être concerné. Même pour des besoins élémentaires tel que celui de se nourrir, il ne demande pas. Il mange quand l'autre mange ou parce que l'Autre le veut pour lui. En présence de son père, décidé à attendre que son fils demande, Pierre mettra sa vie en

danger, se laissant mourir de faim. Dans sa tendre enfance il manifeste très tôt un retard global : il parle et marche tard, ne joue pas, ne dessine pas et ne s'adresse pas aux autres. On note alors qu'il ne manifeste pas de stéréotypies autistiques mais présente une inhibition massive.

Jusqu'à l'âge de 14 ans, il passe inaperçu dans une école spécialisée pour enfants débiles où l'on constate finalement qu'il n'apprend rien. Soumis à l'Autre, il accompagne docilement, imitant et se fixant sur quelques traits comme tourner les pages d'un livre, écrire toujours les mêmes lettres jusqu'à remplir des feuilles entières sans rien demander. Il parle peu et répond avec platitude, acquiesce avant la fin de la question laissant l'Autre décider pour lui. Comme l'observe Pierre Bruno, il donne «(...)l'impression de ne pas pouvoir se séparer des signifians de l'Autre comme s'il se fondait dans l'Autre du signifiant en s'interdisant d'en interroger la volonté. La réponse est incluse dans la formulation de la question : le débile s'auto-interdit de savoir (...)»(2). Une porte de sortie Quelques semaines après son arrivée au Courtil, Pierre s'affranchit. Alors qu'il semblait ne rien vouloir savoir, Pierre décide de parler. Il interroge ce que l'Autre veut, se soucie des grandes questions de l'existence et s'enquiert du sens de son histoire. Nous pouvons avancer ceci : Pierre quitte cette position d'auto-interdiction de savoir.

Il s'efforce d'expliquer la mort de son frère jumeau mon frère, dira-t-il, «s'est suicidé avec un pistolet de mon père ou une mitraillette. Il s'est tué tout seul mais c'est parce qu'il n'a pas eu à manger, à cause de moi». Il doit y avoir un autre coupable, ce ne peut être la maladie. «La culpabilité est ce qui se passe quand la cause prend la forme de la faute. Le malheur s'impose comme Réel dès lors que la douleur n'a pas de sens»(3)

Pierre est, dans le discours de l'Autre, la cause avouée de la mort du frère dont il a pris la place. Ceci ne peut avoir de sens pour sa mère. Reprenant la parole du père à son endroit - il n'a pas de besoin - il se fait cause de la mort de son frère.

Pour Pierre, qu'est-ce qu'un Père ?

« Il boit, c'est un con », c'est à cause de lui qu'il est chez les handicapés. Pendant des heures, Pierre cherche le numéro de téléphone de son père dans l'annuaire alors qu'il n'est pas abonné.

Compulsivement, il décroche le téléphone afin d'injurier son père sans qu'il n'y ait de correspondant. Il soutient : «je pense au directeur parce je déteste mon père, Si mon père meurt, c'est vite résolu, je vis avec le directeur, je ne reste pas avec ma mère. Etre père c'est pas mon affaire. J'aimerais que le directeur soit mon père pour vivre avec lui en concubi-

nage. Quand il n'y aura plus mon père, il n'y aura plus personne, ni ma mère, plus rien à l'an 2000 ?. Il lui arrivera alors de murmurer: «mon père je vais le tuer».

A l'occasion de la grossesse d'une éducatrice, il déclare : «je veux aller chez le directeur, lui parler du cas Béatrice parce qu'elle n'est pas jolie, elle est méchante parce qu'elle va avoir un bébé. Ça me gêne, c'est pas mon affaire. Je vais me marier avec Anne-Sophie (une adolescente du groupe), j'aurai un enfant parce qu'elle en aura deux». Ces pensées obsédantes ne le quittent plus, il les ressasse, parfois avec fureur. Il circule alors, enferme dans les armoires tous les objets qui traînent ou ramasse les déchets qu'il accumule dans sa chambre sans pouvoir rien jeter. Il ne pourra se coucher qu'après avoir soigneusement tout rangé.

Lors de ces périodes d'agitation, son ton de voix peut monter d'une octave. Il se fixe alors sur quelques traits d'une adolescente du groupe et semble jouer à la femme pour faire rire. Mais la comédie pourrait n'être que l'ombre d'un travestissement d'un autre ordre. Son ton de voix particulier surgit à nouveau lorsqu'il tente d'éviter les questions de l'Autre. Pierre manifeste donc ce qui pourrait apparaître comme quelques traits de névrose obsessionnelle : haine et désir de mort pour le père, culpabilité, actes compulsifs, pensées obsédantes. Comment situer correctement les tentatives de réponses aux questions de son existence ? Rien, jusqu'ici, n'assure la structure de la névrose ou de la psychose. Il nous faudra une attention soutenue à l'évolution de la problématique et des dires de Pierre pour permettre de dégager le diagnostic de psychose.

«J'ai la maladie des hommes»

L'état de Pierre se présente dans une vacillation constante d'un état à un autre. Initialement il semble apaisé, presque inexistant, inhibé à l'extrême, silencieux, circulant d'une activité à une autre. Ce cadre précis formé de quelques repères imaginaires permet, à minima, de maintenir son rapport à la réalité. Toute variation de ce cadre de la réalité le déstabilise. L'ouverture des vacances, l'arrivée ou le départ d'un enfant ou d'un intervenant, la fréquentation des lieux inconnus, font surgir des actes et des idées délirantes. Il arrive alors que Pierre disparaisse de l'institution pour visiter le cimetière du village à la recherche de sa tombe, ou pour se rendre dans les magasins afin d'y essayer ou d'acheter des vêtements féminins ou encore il part à la quête de «l'homme qui l'aimerait». Il revient rarement par lui-même de ses escapades.

Lors d'une sortie dans un bar, il se sent menacé par le regard d'autres garçons qui pourtant ne le regardent pas. «Ils me regardent tous, pourquoi me regarde-t-il». La personne qui l'accompagne fait remarquer

que c'est lui qui les regarde mais pas eux. Il est alors perplexe et dit «j'ai peut-être la maladie des hommes». Il ne peut alors rien ajouter de plus précis pour expliciter cette phrase.

Cette phrase apparaît pour Pierre dans sa fonction de néologisme. C'est un mot plein ne renvoyant à aucun glissement de signification. Lacan considère à ce propos que : «La signification de ces mots [...] a pour propriété de renvoyer essentiellement à la signification, comme telle. C'est une signification qui ne renvoie foncièrement à rien qu'elle même, qui reste irréductible.» Le néologisme signifie en lui-même quelque chose d'ineffable ~..].» Cet arrêt de la signification, «c'est une sorte de plomb dans le filet, dans le réseau du discours du sujet.

Caractéristique structurale à quoi, dès l'abord clinique, nous reconnaissons la signature du délire.» (4) Le repérage de ce néologisme dans le discours de Pierre est donc déterminant pour discerner sa structure psychotique. Pierre se constitue un être féminin. Pousse à la femme, dit Lacan.

Lorsqu'il s'entrevoit dans une vitre, ne lâchant plus son image, Pierre fait la femme, empruntant sa voix, ses mimiques ou son maniérisme. Il peut aussi fixer son regard sur une femme, droit dans les yeux et s'exclamer: «elle a de beaux yeux, elle est amoureuse d'un homme» puis se coller à elle, cherchant alors l'image de la scène dans le miroir duquel il ne peut plus détacher son regard. On pourrait dire que dans ces scènes Pierre est la femme qui manque aux Hommes. Le départ de la dernière fille du pavillon et d'une intervenante le précipite à incarner la femme du groupe. Il ne quitte plus sa voix de femme et s'accroche amoureuxment à un homme, le provoquant sexuellement et l'injuriant tout à la fois. Cette poussée d'homosexualité et de féminisation se stabilise lorsque Madame Thatcher démissionne de sa place de premier ministre britannique. Il se centre alors sur l'actualité, très soucieux de connaître l'homme qui la remplacera.

Freud, dans son commentaire du cas Schreber, présente son point de vue : «la maladie de Schreber éclata à l'occasion d'une explosion de libido homosexuelle. [...] la seule présence de sa femme exerçait sur Schreber une influence protectrice contre le pouvoir d'attraction des hommes qui l'environnaient.» (5) Comment ne pas reconnaître chez Pierre cette affirmation de Schreber : «Quiconque me verrait debout dans le miroir le haut du corps dévêtu - surtout Si l'illusion est soutenue par quelques accessoires de la parure féminine - serait convaincu d'avoir devant soi un buste féminin [...]. Il m'était possible d'assumer sans cesse le rôle de la femme aux prises avec moi-même dans l'étreinte sexuelle, Si je pouvais sans cesse reposer mon regard sur des êtres féminins, Si je pouvais sans cesse contempler des

images féminines [...]» (6) A lire Schreber, nous pouvons donc penser que Pierre, par le miroir, s'abandonne à une activité érotique (7).

Un choix éthique pour l'analyste A suivre ainsi pas à pas le déroulement du cas nous pouvons penser que l'allure débile et la position d'auto-interdiction de savoir de Pierre ont fonctionné comme prothèse à sa psychose.

Mais le déclenchement qui survient à l'adolescence repéré par l'apparition du néologisme «j'ai la maladie des hommes», signe du virage de sa psychose - soulève le débat sur la cause du dit déclenchement. A relire le matériel qui l'a précédé, nous pouvons y trouver les grands thèmes qui annoncent la manoeuvre délirante; notamment l'homosexualité dans le «je vais vivre en concubinage avec le directeur», le pousse à la femme et la question d'être un père.

Nous pourrions cependant nous autoriser à penser que, maintenu dans un cadre rigide essentiellement éducatif, Pierre serait resté en retrait de tout savoir qui le concerne et que cette pseudo-débilite aurait ainsi pu fonctionner comme prothèse. N'est-ce pas alors le travail réalisé avec lui dans l'institution qui serait, pour une part, cause du déclenchement dans la mesure où ce travail l'invitait à interroger sa position dans le monde ?

La question se pose alors du choix qui s'offre à l'analyste devant une telle difficulté : est-il préférable de maintenir le sujet dans un inhibition aussi massive que celle de Pierre à ses débuts «Ou vaut-il mieux prendre le risque d'un déclenchement, quitte à devoir ensuite aider le sujet à organiser un délire qui lui restitue quelques repères pour sa position dans le monde» Sans doute une réponse à cette alternative relève-t-elle du cas par cas. Mais sommes-nous là placés face à un cas de conscience ou devant le sujet de l'inconscient dont le choix, pour insondable qu'il soit, s'accomplit comme le choix de toujours ? On pourrait dire : Pierre, lui, a choisi.

NOTES

- (1) C. Soler, «Hors discours autisme et paranoïa», Les feuillets du Courtil, 2, 1990, pp. 9-24.
- (2) P. Bruno, «Sur la débilite mentale», *Ornicar* ?, 37, 1986, pp. 42.
- (3) C. Soler, «Innocence paranoïaque et indignité mélancolique», *Quarto*, 33/34, p. 23.
- (4) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Seuil, Paris, 1975, pp. 43-44.
- (5) S. Freud, «Le président Schreber» (1913), *Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1967, p. 293.
- (6) D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe* (1903), Seuil, Paris, 1975, pp. 228 et 232.
- (7) Cf. J. Lacan, «D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose», *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, pp. 568-569.

